

CHLORION



Le dieu de l'orage.



Pièce obscure.

Personnages :

- Carlos.
- Elsie.
- Léon.
- Maerva.

La scène se déroule sur un quai de gare où il est manqué Voie 17 .

DISONS CELA COMMENCE

Léon : Et bien ?

Carlos : Rien.

Léon : Vraiment rien ?

Carlos : Oui, je crois.

Léon : Allons, il y a toujours un peu plus que du rien !

Carlos : Pas cette fois-ci.

Léon : À ce point, vraiment.

Carlos : Oui et de toutes façons on s'en fout.

Léon : Pardon de chez pardon, l'information cela compte !

Carlos : Ah bon, pour qui ?

Léon : Ben, pour tout le monde.

Carlos : C'est qui tout le monde ?

Léon : Tout un chacun.

Carlos : Et les chacune.

Léon : Pardon, j'oubliais.

Carlos : (riant) Elles vont pas être contentes !

Léon : Ça leur passera.

Carlos : Oui, tout passe.

Léon : J'ai pas l'impression de passer.

Carlos : Juste un petit tour et puis s'en va.

Léon : Au moins avec toi il y a de l'espoir, de l'enthousiasme !

Carlos : Tu as d'autres options ?

Léon : Je sais pas, moi, on peut essayer de gagner de l'argent.

Carlos : (riant) Ah oui, pour en faire quoi ?

Léon : Un peu plus de pauvres.

Carlos : Parce que tu penses qu'il n'y en a pas assez ?

Léon : Il n'y a jamais assez de pauvres quand on est riche.

Carlos : Oui mais trop de pauvreté c'est dangereux.

Léon : Il faut toujours leur faire croire qu'ils peuvent s'enrichir.

Carlos : En voila une idée !

Léon : On n'a pas fait mieux depuis qu'on est nombreux.

Carlos : Des fois je me demande si c'est bien d'être nombreux.

Léon : Il y a des avantages.

Carlos : Lesquels ?

Léon : On fait des rencontres.

Carlos : Bof !

Léon : Y a du sexe.

Carlos : Tu veux dire ?

Léon : Que je sache, cela se pratique.

Carlos : Et que fais-tu de la morale ?

Léon : La quoi ?

Carlos : La morale ; cette chose qui prétend nous aider à vivre bien.

Léon : Bah ! C'est un vêtement trop petit.

Carlos : Disons qu'on peut y trouver son compte.

Léon : Délire de frustré et peine de philosophe.

Carlos : À ce que je vois on est pour le tout basique.

Léon : Pourquoi se gêner ? Là où il y a de la gêne y a pas de plaisir.

Carlos : Vu sous cet angle...

Léon : J'ai passé ma vie à me sentir frustré ; frustré de dessert, de belles fringues, de nanas girondes, de bagoles bolides, de montres qui donnent tout sauf l'heure, de séjours dans les îles où l'on se dore l'anatomie, de fiestas d'enfer. En fait j'ai travaillé comme un dingue pour obtenir ces fariboles.

Carlos : Moi c'est plutôt la graille qui me titillait.

Léon : T'avais pas assez dans l'assiette ?

Carlos : La plupart du temps rien du tout.

Léon : On en revient au rien.

Carlos : Oui mais celui-là il fait de l'effet au niveau estomac.

Léon : J'imagine.

Carlos : Alors on vole, on vous attrape et on vous met en taule.

Léon : Au moins tu as de quoi becqueter.

Carlos : C'est pas du cinq étoiles.

Léon : (hilare) Ouais mais ça règle le problème du rien à l'estomac.

Carlos : Le problème du gnouf c'est que cela n'arrange rien au rien et qu'au bout d'un moment on te remet dehors. Maigre comme un clou.

Léon : Normal ; on peut pas toujours te nourrir à rien glandeur.

Carlos : Vu sous cet angle...

Léon : Tu parlais de morale tout-à-l'heure, ben la voilà toute prête : on dois bosser pour manger mon coco !

Carlos : Y en a qui font bosser les autres.

Léon : J'ai fini par le comprendre.

Carlos : Et alors ?

Léon : Je suis devenu riche.

Carlos : Explique.

Léon : J'ai monté une petite entreprise d'import-export qui distribuait des gambas. Tu les fais pêcher par des latinos, tu les leur achète vite fait une misère, tu les envoie sous vide à l'autre bout de la planète et tu les facture cent fois plus à ceux qui aiment les griller au bord de leur piscine, signe de leur réussite sociale.

Carlos : Donc on fait fortune comme tu dis ?

Léon : Sans problème en toute légalité parce que si tu veux aller plus vite en pognon il y a la drogue mais c'est risqué.

Carlos : C'est amoral !

Léon : Tu nous court avec ta morale ! La seule raison contre c'est qu'on joue la vie brève.

Carlos : Au moins il nous reste l'amour, pas vrai ?

Léon : (riant) De quoi tu parles !? Tout ça ce sont des bêtises que l'on nous fourre sous le crâne gamins. Et nous, bêlants, on marche dans ces niaiseries.

Carlos : Tu n'y crois pas ?

Léon : Tu plaisantes ! J'ai compris très vite quand j'étais jeune apprenti : la première que j'ai eue on vivait dans le même immeuble et je faisais mon travail toujours même. Une fois par semaine je montais a son étage, je frappais deux coups à sa porte, elle m'ouvrait ; on faisait notre hygiène sans rien dire et puis je redescendais.

Carlos : L'amour, une hygiène ?!

Léon : Si tu persistes et signes, tu risque gros.

Carlos : Quoi donc ?

Léon : La pension alimentaire.

Carlos : Vu sous cet angle... (un silence)

Léon : Dis-donc, tu rêves de quoi ?

Carlos : Je ne rêve plus.

Léon : Sans blague !

Carlos : Autrefois cela m'arrivait souvent, le rêve éveillé ; une espèce de réflexe somme toute. Quelque chose qui aide à vivre et dont on se souvient un temps.

Léon : Je connais.

Carlos : Parfois c'était si réel que je croyais l'avoir vécu en vérité.

Léon : Comme l'amour peut-être ?

Carlos : Quelque chose comme ça.

Léon : Et puis on se réveille.

Carlos : Au meilleur moment.

Léon : Rien de plus frustrant.

Carlos : Voilà pourquoi j'évite.

Léon : Comment tu t'y prends ?

Carlos : Tequila, gin, whisky, vodka, rhum au choix ou en shot.

Léon: Tous les jours ?

Carlos : Tous les jours.

Léon : Et ça marche ?

Carlos : À merveille. Je ne rêve plus du tout mais il y a des effets sur le porte-monnaie.

Léon : Il faut bien que l'Etat se sucre.

Carlos : Il a toujours su y faire. Mais lui il a pas de diabète.

Léon : Tu fais des mélanges ?

Carlos : Tu m'as vu, non ?

Léon : Y paraît que certains avec du diluant peinture...

Carlos : J'ai pas envie d'un habit en sapin. Enfin pas tout de suite.

Léon : Tout ceci pour ne pas rêver ! Tu te blindes rien que pour ça !

Carlos : Tu vois autre chose à faire ?

Léon : C'est si terrible de rêver ?

Carlos : Cela me terrifie.

Léon : Tu dis vrai, là ?

Carlos : Vrai pour vrai. Rêver c'est avoir mal, c'est du mensonge. Avant on mentait bien sûr mais à présent on le fait savoir haut et fort avec haine et insulte. C'est le temps des sans foi, des méchants boutiquiers, des chefs de bande ; c'est le temps de la peste des esprits avec tous ces fous qui nous lachent leur vomissure à la gueule du matin au soir. On t'en rajoute une dose de rêve si tu n'en a pas assez : prenez ceci vous serez plus connecté, prenez cela et vous serez encore plus naze !

Léon : Je vois pas le rapport avec le rêve.

Carlos : Faut-il que j'explique ?

Léon : On a du temps avant que le train arrive.

Carlos : S'il arrive.

Léon : Tu en doutes ?

Carlos : Je ne doute pas, je suis sûr.

Léon : Tu es sûr de quoi ?

Carlos : Je suis sûr de rien.

Léon : Ma parole, en voilà une obsession !

Carlos : Obsédé toi-même !

Léon : Pas d'insulte ici !

Carlos : J'insulte pas, j'inflige.

Léon : Tu infliges quoi ?

Carlos : Ma présence, entre autres.

Léon : Après tout ça ou rien.

Carlos : Tu l'as dit. (Un silence)

Léon : Et pourquoi le rêve te dérange ?

Carlos : (en colère) Ah non ! On va pas remettre le couvert !

Léon : Te fâches pas, c'était pour causer. Causer de quelque chose ; meubler le temps, tromper l'ennui.

Carlos : Parce que je t'ennuie ?

Léon : J'ai pas dit une chose pareille.

Carlos : Tu apprécies pas ma conversation, peut-être ?!

Léon : Quel sale caractère ! Non, je tentais de nous distraire de cette attente interminable.

Carlos : Qui te dit que j'ai envie d'être distrait ?

Léon : Pardon pour le dérangement.

Carlos : C'est pas que cela dérange, la distraction ; c'est que lorsqu'on se distrait on s'expose au pire.

Léon : Mais encore ?

Carlos : À rêver, bien sûr.

Léon : Bon. Soit. Alors, selon toi, que faire ?

Carlos : Si je te dis qu'il y a rien à faire, qu'est-ce que tu me réponds ?

Léon : Que tu as de la suite dans les idées.

Carlos : Pour sûr. Ne rien faire est un art.

Léon : Première nouvelle.

Carlos : On se croît supérieur peut-être ?! Sorti de la tronche à Juju ?

Léon : Pousse-pas trop, tu veux.

Carlos : Moi, je prétends que l'art du rien vaut le détour.

Léon : L'art compte pour rien à présent.

Carlos : C'est pas du vrai rien.

Léon : Je percute pas là.

Carlos : Le vrai rien a de l'ampleur, du panache, de la sonorité. Quand on s'y consacre c'est du corps et âme.

Léon : Je vois pas où tu veux en venir.

Carlos : Être rien c'est le degré absolu du vivant. Ainsi ce qui demeure bon en rien devient excellent en tout ; il advient le savoir que le monde se trouve là, puissant, hors de nous et qu'il nous ignore. Comme si nous étions parmi les morts déjà, reposant ainsi au fond de l'indifférence la plus absolue.

Léon : Pas très joyeux, ton système.

Carlos : La joie vient plus tard. Elle s'insinue dans la succession des heures, des jours, des actes que l'on ajourne, du silence dont on goûte l'épaisseur. As-tu remarqué que l'absence de paroles nous rend plus libre de nous réjouir ?

Léon : Je n'y ai pas pensé.

Carlos : Ne pense pas. Si tu penses, tu vas te perdre.

Léon : Il m'est difficile de ne pas penser.

Carlos : Une sale habitude, en vérité.

Léon : Peut-être mais qui exerce l'esprit.

Carlos : L'esprit n'a rien à voir avec la pensée.

Léon : Cela devient intéressant. Dis-moi donc.

Carlos : Si je veux.

Léon : On veut se faire prier ?

Carlos : Non. Mais il y a un moment pour tout.

Léon : Tu es lassant ; tu tournes autour du pot.

Carlos : Cela fait partie du jeu.

Léon : Quel jeu ?

Carlos : Celui qu'on nous impose à présent.

Léon : Tu veux dire cette attente ?

Carlos : Tout juste. (Un silence)

Léon : Tu crois qu'on nous oblige ?

Carlos : Pour sûr, on nous bliffe sans cesse.

Léon : Oui ça on le sait mais tout le temps, tout de même, quand même !

Carlos : Ne sois pas godiche mon genou. De la naissance au trou qu'on nous balade, sans oublier de nous plumer comme des pigeons et avec le sourire encore.

Léon : Tu parles des impôts ?

Carlos : S'il n'y avait que ça !

Léon : Je vois où tu veux en venir. Tu serais pas un peu asocial par hasard ?

Carlos : Y a pas plus citoyen que moi. Mais on est bien niqués par plein de gars qui ont compris comment que cela fonctionne : les politicards, les managers, les affolés de la fibre, bourreurs de crâne, les bubuches...

Léon : Les quoi ?

Carlos : Ce sont les pires : ceux qui ont les bons sentiments en bandoulière ; enfin, jusqu'au porte-monnaie parce que l'argent met tout ce beau monde d'accord. Ils font toujours le même parcours : super école, diplômes meumeus, promotion ma chère, conseils en tous genre, communication musclée et j'en passe. Et on cumule, et on cumule ! Bon, je te l'accorde cela s'est toujours fait.

Léon : Rien de nouveau sous le soleil, oui.

Carlos : À part que le soleil il tape un peu plus fort.

Léon : D'où tu tiens ce machin ?

Carlos : Descend de ton arbre et achète un journal, nonosse !

Léon : Je suis pas ici pour me faire insulter !

Carlos : J'insulte pas, j'éveille.

Léon : Monsieur se prendrait-il pour le père Socrate, par hasard ?

Carlos : Lui, au moins, il posait des questions.

Léon : À force d'emmerder le monde autour on lui a réglé son compte.

Carlos : C'est pas de ma faute si les Athéniens étaient tarés à l'époque.

Léon : Continue et on te fera boire la cigüe toi aussi.

Carlos : Ah oui ! Un beau lynchage médiatique !

Léon : Chacun a les fantasmes qu'il peut. (un silence)

Carlos : Parfois je me dis que tout ceci ressemble à une gigantesque théière.

Léon : Pardon ?

Carlos : Une bouilloire, si tu préfères.

Léon : T'as pas un peu forcé sur la viande rouge par hasard ?

Carlos : Non je pratique le végétalisme.

Léon : On s'y retrouve ?

Carlos : Tant qu'il y a pas de gros effort physique à faire c'est top. En cas de chauffe il faut autre chose, sûr.

Léon : Du genre ?

Carlos : Du grillon. Beaucoup.

Léon : Manger du grillon ?

Carlos : C'est l'avenir, mon sissu ; rapport énergie-prix c'est imbattable, en plus tu as la musique en prime.

Léon : Tu en as beaucoup des comme ça ?

Carlos : J'explore, j'expérimente. Il faut que j'essaie la cigale un de ces jours : on m'a dit que le goût valait celui de la crevette. Par contre je fais pas dans la chenille ou la mygale.

Léon : (hilare) Ah bon ? Pourquoi ?

Carlos : La chenille il y a les poils urticants et la mygale c'est trop affectueux ; que veux-tu on s'attache à la fin.

Léon : Tu as d'autres articles du même tonneau à me vendre ?

Carlos : Oui je peux te parler pendant des heures des cours de la Bourse.

Léon : Je suis pas fanatique.

Carlos : C'est tout aussi passionnant que les résultats des phares et balises.

Léon : Au fait pourquoi une théière ?

Carlos : Parce que ce monde où nous vivons bout tout le temps, façon fosse d'aisance si tu vois ce que je veux dire.

Léon : L'image ne paraît pas des plus claires.

Carlos : Mais si ! Mais si ! Admettons que tu l'as acheté ce journal après être tombé de ta branche et bien qu'est-ce que tu y lis ?

Léon : Les nouvelles.

Carlos : Bonne réponse ! Et fraîches avec ça parce que des nouvelles avariées cela ne fait rire personne.

Léon : Depuis quand les nouvelles font-elles rire ? D'habitude elles nous plombent plutôt.

Carlos : Voilà bien le travers du primate moyen : l'empathie.

Léon : Ben, on est pas insensible au malheur des autres, quand même.

Carlos : Grossière erreur. Voila le meilleur moyen de se gâter la journée qui s'annonce, de prendre des aigreurs d'estomac, de terminer en grincheux chronique et de se pourrir la santé.

Léon : Tu prônes donc l'indifférence ?

Carlos : J'ai pas dit ça.

Léon : Voudrais-tu m'en dire plus ?

Carlos : On est bien d'accord qu'une fois passées toutes les saloperies des premières pages, les guerres, les massacres, les attentats, les hausses d'impôts, les mensonges de tous nos tyranniques dirigeants qu'est-ce qu'il nous reste ?

Léon : La rubrique sportive.

Carlos : C'est un peu monotone voila pourquoi on la colle à la fin avec les scores de tous ces pousseurs de baballe.

Léon : Il y en a que cela passionne.

Carlos : Pur voyeurisme : ils sont bien payés et ils s'emballent des sylphides carossées comme des avions de chasse.

Léon : Vu sous cet angle. Alors dis-moi ce qu'il reste.

Carlos : Les petites annonces avec la rubrique nécrologique.

Léon : Rien de bien bouillonnant à mon avis.

Carlos : Détrompe-toi ! La bonne petite annonce cache le vice et la perversité de l'humaine nature. Tout un programme ; ainsi la vente d'une maison bien pourrie, l'arnaque au panneau solaire ou à la pompe à chaleur, le placement financier juteux pour gogo cupide et le summum, le must du must : l'annonce de rencontre !

Léon : Tu pratiques ?

Carlos : De temps à autre, pour le fun.

Léon : C'est dégueulasse !

Carlos : Tu nous les brises ! La rencontre programmée a toujours un parfum de chasse. Enfin, au début du moins parce qu'on s'expose à être chassé. C'est pas du bouillon, ça ?!

Léon : Si tu veux. J'y vois aucun intérêt.

Carlos : Je me doutais que j'avais affaire à un pisse-vinaigre.

Léon : Tu parlais aussi de la rubrique nécrologique.

Carlos : Alors là on atteint l'apothéose !

Léon : Tu veux rire ! Rien de plus triste, tous ces morts.

Carlos : Au contraire, mon kripou, au contraire. Lister tous ces clamsés te rappelle que toi tu es en vie, que tu les as enfoncés façon princesse. Ensuite tu regardes leur âge et là tu te dis que les jeunes c'est pas de chance et les vieux c'est de la pure malignité.

Léon : Les vieux sont méchants ?

Carlos : La plupart du temps oui car ils détestent les jeunes qui le leur rendent bien. On frémit là, pas vrai ? Ensuite ce sont eux qui ont le pognon et votent en général pour des crevures pleines aux as qui ont pour modèle Napoléon Bonaparte, Hitler ou Genghis Khan. On voit les grosses bulles, hein ?

Léon : Tu forces beaucoup, Là !

Carlos : Mais non ! Songe à tous ces héritiers resplendissants qui vont se presser chez le notaire en se frottant les mains pour palper la braise puis à leur tête d'enterrement quand ils s'apercevront qu'ils n'ont pas un pelot ou même des dettes en pagaille. Ici à coup sûr on déborde !

Léon : Tu me donnes le tournis avec ton scénario !

Carlos : Et c'est pas fini car dans ce monde abject de la nécrologie il y a le pinacle, le pyramidion, la cerise sur le gâteau : le pany-gérique.

Léon : Cela te fait tant d'effet !

Carlos : Rien de tel qu'un beau défunt, propre sur lui qu'on nous dit. Il a eu beau faire toutes les pires crasseries, tu trouveras toujours quelqu'un d'obséquieux pour affirmer qu'il fut un grand homme, philanthrope comme pas deux, amoureux des lettres, des arts et de la nature, de la justice et de l'équité, un serviteur zélé de l'Etat, de la République une et indivisible, du...

Léon : Stop ! On arrête les frais là !

Carlos : Ça te bottes pas ce que je te dis ?

Léon : Je vais préciser. (Il se lève et se plante devant Carlos, raide, les bras tendus vers le bas, les poings serrés) Ta vie privée ne nous intéresse paaaaaas ! (Il se retourne et va s'asseoir)

Carlos : (déboussolé) Ah bon, bien. Et de quoi on va parler alors ?

Léon : (très las) Du temps qui passe, comme les trains.

Carlos : Je suis pas une vache pour regarder passer les trains.

Léon : Au moins elles ont un avantage : elles bousent et ça fait du bon engrais.

Carlos : Voilà qui est pas gentil !

Léon : (buté) Je suis pas gentil car j'ai pas envie de l'être quand j'entends des niaiseries. (Un silence)

Carlos : Je suis capable de dire des choses... Profondes.

Léon : Alors pourquoi tu ne l'as pas fait avant ?!

Carlos : Tu l'as pas demandé. (Ils se regardent, rient)

Léon : Je t'écoute.

Carlos : Il faut choisir entre violence et sagesse.

Léon : Oui, c'est vrai ; tu y es parvenu ?

Carlos : Je ne sais pas encore. C'est difficile.

Léon : Ce que je sais, moi, c'est que l'on ne peut à la fois rechercher sagesse et pouvoir.

Carlos : La vie est un songe absurde qui nous occupe si peu de temps. Alors...

Léon : Raison pour mieux faire. De toute façon il faut passer par le cou de l'oie.

Carlos : Le pire ce sont les souvenirs.

Léon : Je sais. J'en ai tant de mauvais !

Carlos : Et tous ces souvenirs qui m'assaillent ou me blessent, il me les faut pourtant.

Léon : On se dirait comme encombré d'ordures.

Carlos : Oui mais il y a aussi des rêves qui sont beaux, qui nous viennent on ne sait comment.

Léon : Voici peu j'ai fait un songe étonnant : une image avec un enfant bébé au bord d'un champ de blé qui joue avec une petite couronne d'épis. Il la laisse tomber et je m'arrête pour la lui redonner puis je repars sans dire un mot.

Carlos : Voila qui est poétique. Moi j'ai songé un village dans le désert où de jeunes hommes s'éveillent ; viennent du ciel trois arbres qui se plantent en forme étroite ; il se fait beaucoup de vent, les feuilles s'envolent alors pour les maintenir les femmes vont les coudre dans des étufts d'or.

Léon : Tu me décris l'automne.

Carlos : Peut-être.

Léon : Il faudrait écrire ces choses.

Carlos : À quoi bon ?

Léon : Serais-tu fataliste ?

Carlos : Non. Simplement notre monde sent mauvais. La plupart n'écoutent rien, ne lisent plus. Ces derniers temps je ne puis faire sans penser aux morts. Puis tout est mensonge !

Léon : Face à ceux qui mentent en permanence, il nous suffit de dire la vérité, tu ne crois pas ?

Carlos : Tu la connais, toi, la vérité ?

Léon : Chacun a la sienne, il paraît. (Un silence)

Carlos : On prétend qu'il existe des vérités alternatives.

Léon : (ironique) On appelle cela du ressenti.

Carlos : Je crois que ceci n'a aucune importance à la fin.

Léon : Que voila la belle parole de la journée !

Carlos : Se gausserait-on par hasard ?

Léon : Un prêté pour un rendu.

Carlos : Je vois ; on peut pas discuter avec toi.

Léon : Mais si ; seulement j'en ai point envie maintenant.

Carlos : Pourquoi donc ?

Léon : Parce qu'on attend le train.

Carlos : Je pige pas le rapport.

Léon : Tu as été élevé dans une bouteille ou quoi ! Lorsqu'on attend le dur on se concentre ; on regroupe ses forces pour le moment où il va arriver enfin après toute l'attente, on évite de les disperser en philosophant. Il existe des pays où on attend le train durant des jours, des semaines ; c'est tout un art.

Carlos : Moi attendre ça me troue.

Léon : Je suppose que ta maman t'as pas nourri au sein.

Carlos : En effet. Comment que tu le sais ?

Léon : L'impatience.

Carlos : Alors là tu veux m'expliquer !?

Léon : Le sein maternel ça calme assurément alors que le biberon c'est frustrant. En grandissant on en voit le résultat : la crispation s'installe et gâte le caractère.

Carlos : Ceci ne nous dit pas quand il va arriver, ce train.

Léon : Ne sois pas trop pressé.

Carlos : Pourquoi ?

Léon : On peut se tromper de destination.

Carlos : Il manquerait plus que ça !

Léon : Pire, on peut nous tromper sur la destination.

Carlos : Tu m'inquiètes.

Léon : On nous prend parfois pour des marchandises, des sortes d'animaux que l'on transporte deci delà.

Carlos : Moi on me la fait pas. Je vais où je veux.

Léon : Ben voyons. Qui te dit que cette voie ne te mènera pas au pire cauchemar, à une indicible horreur ?

Carlos : Je pars en vacances voilà tout. Arrête à la fin de nous casser la baraque !

Léon : (d'un ton inquiétant) C'était pour causer un peu, juste bavasser.

Carlos : Il fait un peu froid soudain.

Léon : C'est le train : il arrive.

(On projette une rame de train qui entre sur la scène ; Carlos et

Léon se lèvent, prennent place debout l'un derrière l'autre, très raides. Ils partent avec l'image du train en marchant à petits pas saccadés et sortent. Un sifflement retentit, la scène s'obscurcit).

DISONS CELA CONTINUE

Maerva et Elsie entrent lentement sur scène, prennent les places de Carlos et Léon. Elles portent de volumineux baluchons et peinent à les déplacer.

Elsie : C'est épuisant de traîner tout ce barda.

Maerva : Comment faire autrement ? On a pas les moyens de se payer un porteur.

Elsie : On nous a rien dit sur la destination.

Maerva : Pas un mot.

Elsie : De toute façon je suis trop crevée pour aller plus loin.

Maerva : Il faudra bien que tu montes dans le train.

Elsie : Quand il arrivera... S'il arrive... J'ai sommeil.

Maerva : Si tu t'endors, tu risques de le rater.

Elsie : Tu me réveilleras.

Maerva : Désolée, cocotte, c'est chacune pour soi. S'il faut il sera bondé ce train et il y aura pas de la place pour tout le monde.

Elsie : On aura qu'à attendre le suivant.

Maerva : Qui te dit qu'il y en aura un semblable ; que c'est pas le dernier ?!

Elsie : Un train peut en cacher un autre ! (Elle éclate d'un rire niais)

Maerva : Très drôle, poupette, très spirituel !

Elsie : En attendant on va pouvoir souffler un peu, pas vrai ?

Maerva : Si tu le dis. Moi, j'ai jamais soufflé dans ma vie ; tout le temps il a fallu trimer du matin au soir, même le dimanche. Et bien sûr s'occuper des gosses. Des petits boulot de merde...

Elsie : Tu en as combien ?

Maerva : Trois ; ils sont grands à présent. Les oiseaux sont partis du nid.

Elsie : Tu as un mari pour le compte ?

Maerva : J'avais un compagnon, oui. Il m'a plaquée pour une plus jeune.

Elsie : On voit ça souvent.

Maerva : Cela lui a pas réussi : cette garce l'a plumé jusqu'à l'os et s'est tirée avec une autre femme. Il a pas supporté le pauvre : il s'est cuit dans l'alcool.

Elsie : Un vrai roman photo !

Maerva : Il est revenu crever à la maison.

Elsie : Et tu l'as accueilli ?!

Maerva : J'ai été élevée comme il faut.

Elsie : Moi je l'aurais flanqué à la porte !

Maerva : J'aurais peut-être dû.

Elsie : Moi avec les hommes je passe vite.

Maerva : Je te jette pas la pierre.

Elsie : Tout ce qu'ils veulent le plus souvent c'est tirer leur crampe puis s'essuyer aux draps et basta.

Maerva : Tu y trouves ton affaire ?

Elsie : Faut pas t'attacher voila tout. Si tu y mets du sentiment c'est risqué.

Maerva : Je sais. J'ai payé cher.

Elsie : Ils ont vite fait de te mettre en laisse, voire pire.

Maerva : Mon compagnon me battait parfois quand il était bourré.

Elsie : J'en ai eu un comme ça qui a essayé.

Maerva : Tu t'en es bien tirée ?

Elsie : J'ai un surin très aiguisé et je sais m'en servir.

Maerva : Moi cela s'est terminé quand il a bu du javel en croyant que c'était du tafia. Enfin j'ai été libre. (Un silence)

Elsie : Tes gosses, au moins, ils ont réussi ?

Maerva : Les deux filles ont pas mal galéré au début ; l'une a pris ma suite dans les services à domicile. L'autre a fait un beau mariage avec un financier ; elle a honte de moi, elle ne veut plus me voir. Quant au garçon...

Elsie : Et bien ?

Maerva : Je l'ai trop gâté à coup sûr. Il était beau gosse ; il en a bien profité. Les filles lui couraient après tout le temps.

Elsie : Je vois le topo.

Maerva : Il a fini par tomber sur une qui s'est faite engrosser.

Elsie : Classique.

Maerva : Il lui a joué la partition de l'assagi, puis il lui a fait

porter des cornes aussi grandes qu'une vache d'Afrique. Justement avec une belle noire fort expérimentée. Un jour elle en a eu assez et l'a envoyé paître.

Elsie : Moi je l'aurais un peu tailladé, histoire de lui laisser un souvenir dans sa géographie.

Maerva : Il y a gagné un surnom.

Elsie : Lequel ?

Maerva : Vanille café.

Elsie : (riant grassement) On aurait pu aussi dire tranche de jambon ou boudin blanc, boudin noir.

Maerva : C'est pas drôle. Pas drôle du tout.

Elsie : Excuse mais ces specimen là, je les conchie. Ce sont les pires surtout quand ils prennent de l'âge. Ils supportent pas d'être des vieux débris.

Maerva : C'est mon fils.

Elsie : Et alors ? Qu'est-ce que cela change ?

Maerva : Je pouvais pas lui tourner le dos.

Elsie : Je parie que tu lui lavais toujours son linge.

Maerva : Oui.

Elsie : Qu'il vient mettre ses panards sous la table tous les midis.

Maerva : Ces derniers temps plus trop.

Elsie : Une nouvelle oiselle peut-être ?

Maerva : Non. Il est mort lui aussi.

Elsie : Désolée.

Maerva : Oh, voilà qui est peut-être mieux après tout.

Elsie : De quoi est-il mort ?

Maerva : Cancer foudroyant ; lui aussi il buvait trop, beaucoup trop.

Elsie : Ayez des gosses !

Maerva : Alors voilà pourquoi je vais prendre ce train.

Elsie : Je comprends.

Maerva : (butée) Non, tu comprends pas petite nénette. Toi tu es jeune, tu mènes la belle vie, tu passes de l'un à l'autre et tu te fais entretenir comme une vraie putain que tu es. Moi j'ai pas d'avenir, pas le droit de rêver.

Elsie : D'accord mamie, d'accord ! Tu te sens soulagée, là ?

Traite-moi encore de putain et je te fais sauter un oeil avec ça ! (Elle sort un couteau à cran d'arrêt, le déplie). Tu vois, ce que tu ressens je m'en bats les steaks. Chacune a son destin et se chante sa chanson ; moi j'ai compris le film au moins : je serai au générique en tête d'affiche. Vu ?

Maerva : (lasse) Tu paieras l'addition comme tout le monde, fifille. C'est ça le script pour nous les femmes.

Elsie : (rangeant lentement son couteau) Il paraît, ouais, mais on n'est pas pressée. Comme le citron.

Maerva : Pardon ?

Elsie : Pressé comme le citron. Citron pressé.

Maerva : Je suppose que c'est censé être de l'humour ?

Elsie : Oooh, j'essaie de détendre un peu l'atmosphère, quoi !

Maerva : Parlons d'autres choses, veux-tu ?

Elsie : Bonne idée, ma vieille ! De quoi qu' tu veux qu'on cause ? Je te préviens si c'est de la pluie et du beau temps je pète vite un cable.

Maerva : De voyages, de beaux souvenirs, d'oeuvres d'art.

Elsie : Les voyages, ça me va et d'habitude on a de chouettes relents avec. Les oeuvres d'art je connais pas trop ; apparemment on pratique chez les friqués, non ?

Maerva : J'ai guère fait des voyages, faute de temps, d'argent mais une fois j'ai pu aller en Italie. Voici longtemps...

Elsie : Pour moi l'Italie c'est surtout les belles fringues, des tires d'enfer, la focaccia, les farfalle...

Maerva : C'était au nord dans la région des lacs.

Elsie : Connais pas. C'est toujours beau quand y a de la flotte mais sans moustiques si possible. Je me suis faite darder comme une folle quand j'ai été en vacances aux Endives. Tout compris qu'ils disaient sur le site voyages de rêve ; la magie des îles, farniente et fiesta, ben vrai j'ai passé huit jours à me gratter.

Maerva : (ironique) Tu avais pas du citron avec toi ?

Elsie : Là-bas y zont que de la papaye et c'est pas efficace contre ces sales bêtes. J'ai eu du mal à me faire rembourser.

Maerva : J'imagine sans peine.

Elsie : J'ai dû appliquer le plan B.

Maerva : Qui consiste ?

Elsie : On se fait engager pour un stage et on ratisse tout ce qu'on peut. Puis on se tire.

Maerva : Tu en as de ces façons !

Elsie : Faut se défendre dans la vie, chérie. Autrement on te bouffe toute crue.

Maerva : Moi je mange pas de ce pain là.

Elsie : Tu es bien baluche ; enfin si ça te rassure...

Maerva : Tu t'es jamais faite pincer ?

Elsie : Si, une fois j'ai eu de la garde à vue pour avoir chipé à l'étalage.

Maerva : Comment tu t'en es tirée ?

Elsie : Travaux d'intérêt général, ramassage d'ordures, nettoyage de tags... On m'y reprendra plus.

Maerva : C'est pas si difficile d'être honnête.

Elsie : Comme qui dirait mais ça fait pas forcément le frigo plein.

Maerva : (soupirant) Je pratique encore. Enfin, il nous reste le rêve, pas vrai ?

Elsie : Le rêve. Au moins c'est gratuit.

Maerva : On en a jamais assez ; on en rêveut.

Elsie : Y a des marchands aussi pour ça.

Maerva : Tu veux dire ?

Elsie : Les salauds qui nous disent qu'ils nous aiment et finissent par demander du fric.

Maerva : Ceux qui paradent et nous montrent leurs muscles.

Elsie : Les ceux qui te disent comment tu dois manger, boire, maigrir, baiser et te vendent leur merde.

Maerva : L'eau de leur bain.

Elsie : Du parfum frais de chez frais pour pas sentir l'anguille.

Maerva : Triste époque !

Elsie : Brute de chez brute ! (Un silence)

Maerva : Le vrai rêve nous appartient.

Elsie : C'est pas faux. Quoiqu' il y a du sournois aussi.

Maerva : De l'incompréhensible.

Elsie : C'est ce que je préfère : quand on y pige que dalle. Y a pas à dire mais on a envie d'en savoir plus.

Maerva : J'ai rêvé que j'étais une infante d'Espagne et que l'on voulait m'assassiner.

Elsie : Et moi une fille d'Alexandrie qui dansait avec des bracelets aux chevilles devant des convives parfumés à la coriandre.

Maerva : Où va-t-on chercher ces folies ?

Elsie : Dans notre malheur des jours.

Maerva : Tu crois ?

Elsie : Où veux-tu que ce soit d'autre ? Notre quotidien comme ils disent c'est que du souci, de la bête frustration ; alors on se fait nos mille et une nuits, on s'échappe comme on peut entre un jour gris et une facture à payer.

Maerva : Oui, on dirait qu'on est nés rien que pour cela : payer les factures.

Elsie : T'as remarqué quand même qu'il y a ceux qui les font et ceux qui raquent ?!

Maerva : Je suis pas idiote.

Elsie : Moi j'ai compris toute petite qu'il fallait faire casquer les autres à max.

Maerva : C'est pas très sympa, ça.

Elsie : Ecoute ma vieille muche, tu crois qu'on est dans une vallée de roses ? La main sur le coeur avec les yeux au ciel ? Non, cent fois non ! La plupart y regardent leur portefeuille et y en a jamais assez dedans. De plus ce sont les hommes qui ont le pouvoir.

Maerva : Les hommes sont souvent lâches.

Elsie : Si fait. Les hommes n'aiment pas le courage ; ils lui préfèrent le mensonge surtout quand il rapporte de l'argent.

Maerva : L'argent ça peut aider, non ?

Elsie : Faudrait en avoir beaucoup pour le compte.

Maerva : Et qu'est-ce que tu en ferais ?

Elsie : Je dépenserais à fond les manettes, comme une folle ; je m'achèterais les choses les plus dingues, inutiles, luxueuses.

Maerva : Pour te retrouver là où tu es.

Elsie : C'est ça. Juste ça.

Maerva : Je pige pas.

Elsie : Quand on a pris l'habitude d'être pauvre, c'est pour la vie. Devenir riche demande des efforts de méchanceté qui me dépassent.

Maerva : (riant) La belle définition !

Elsie : Ben quoi, il faut assumer son consumérisme !

Maerva : (soudain grave) Et cela nous mène où cette course ?

Elsie : Tu le sais très bien.

Maerva : Dis toujours.

Elsie : À la case départ comme au jeu de l'oie.

Maerva : Que je sache on n'a qu'une vie dans la vie.

Elsie : Peut-être. C'est pas sûr.

Maerva : Tu veux dire quoi ?

Elsie : On peut avoir plusieurs métiers, plusieurs compagnons ou copines, plusieurs projets...

Maerva : Qu'est-ce que cela change ?

Elsie : Tout ou presque. À chaque fois notre vie devient différente, on rebondit comme la bille du flipper ; on se coltine avec des trucs imprévus que les autres nous mettent sur le dos. Donc notre vie se transforme, elle devient une autre vie et moi je pense qu'on a autant de vies que de rencontres.

Maerva : C'est beau ce que tu dis.

Elsie : Il m'arrive de penser un peu dès que je me repose.

Maerva : Le problème est là : On a jamais le temps pour se reposer.

Elsie : C'est fait exprès. On s'arrange toujours pour nous dire qu'on ne travaille pas assez, question production mais en fait pour nous éviter de penser.

Maerva : C'est si grave de penser ?

Elsie : Cela peut être dangereux.

Maerva : En quoi ?

Elsie : Une personne qui se met à penser risque de le faire mal.

Maerva : Mal penser pour qui ?

Elsie : Tous ceux qui ont du pouvoir et entendent le garder.

Maerva : Tu veux dire des hommes ?

Elsie : Bien sûr. Quoique les dominas, cela existe.

Maerva : Bon. Si on pense mal qu'est-ce qui se passe ?

Elsie : Rien ne va plus.

Maerva : Tu crois ?

Elsie : Mais oui, Ninisse. On est vite repérée comme rebelle, atypique, subversive et j'en passe. On te colle l'étiquette une fois pour toutes ; alors tu enchaînes les grosses brandades, t'en prends de chaque côté et pas qu'un peu ! Tu veux un emploi, on te savonne la planche ; tu passes un concours, on te colle juste la note éliminatoire. Tu veux une promotion, on te suggère d'aller voir chez les papous si tout roule. Mais la plupart du temps quand tu demandes quelque chose, on te répond pas. On te laisse lentement te déssécher comme un tas de merde au soleil.

Maerva : Ma foi tu n'as pas tort. J'en ai pris comme ça bien grave. Mais moi ça glisse.

Elsie : Si cela te pulpe d'être une soumise...

Maerva : Je dis pas que cela fait plaisir, je veux pas d'histoires.

Elsie : C'est là dessus qu'ils comptent. Ton silence.

Maerva : T'es vraiment une révoltée comme qui dirait.

Elsie : J'aime pas l'injustice. Cela me rend dingue !

Maerva : Le monde entier est injuste.

Elsie : J'avais remarqué. Il est plus qu'injuste, il est comme une charogne : il pue. Et chaque jour amène ainsi son lot de douleur et de fautes qu'ils disent les éduqués...

Maerva : Au moins avec toi y a de la joie !

Elsie : À quoi tu t'attendais, milune ; à du bonbon tout rose, à du bisou baveux, à du bobo chichis chez le troquet du coin ? À de l'épicerie renouvelable ? Du café joyeux ?!

Maerva : T'énerves pas ça vaut pas le coup et c'est pas bon pour la santé.

Elsie : Gigot d'agneau.

Maerva : Tu dis quoi ?

Elsie : Je suis d'accord.

Maerva : On progresse. (Un silence)

Elsie : S'cuze. J'y vais trop fort kekfois.

Maerva : Tant que tu te mets pas à boire...

Elsie : Je sais me tenir.

Maerva : Alors tout baigne... (un silence) T'as pas eu envie d'avoir des enfants ?

Elsie : Des gnares ! Non mais et pourquoi pas élever des pingouins ?!

Maerva : Au début c'est mignon et câlin.

Elsie : Après ça se gâte.

Maerva : Tout dépend.

Elsie : De quoi ? De la marque des couches?

Maerva : Plaisante ! De la façon dont tu les élèves.

Elsie : Très peu pour moi. D'abord il faut être deux pour faire ; lui il l'a facile vite fait, toi tu en prends pour neuf mois dans le buffet. Puis faut être jeune encore parce que si tu as du compteur, tu peux avoir des problèmes à l'usinage ; sans parler des complications du genre je passe tout le temps allongée, j'ai envie de gerber, je veux des fraises en plein hiver.

Maerva : Tu charries un peu.

Elsie : Si peu. Et puis y a l'échéance, la sortie du moutard en fanfare avec du monde autour comme c'est pas permis à te mater méchant. Et ça dure une éternité à dérouiller comme une buse !

Maerva : Moi j'ai pas eu trop de problème ; la première un peu mais après on a l'habitude.

Elsie : Attends, le lardon c'est ruineux !

Maerva : Je peux pas dire le contraire.

Elsie : Tu as dû te ratiboiser en vêtements de bout de zan, en brassières, en couches écologiques, en lingettes à cul, en petits pots, en lait douceur, crème nourrissante...

Maerva : Oui mais le bonheur n'a pas de prix.

Elsie : T'appelles ça du bonheur ! Plus il grandit plus tu banques ! Dès que tu l'envoies à l'école tu prends le max avec les fournitures scolaires, les bouquins de classe, les blouses, les tenues de sport, la cantine. Dès qu'il sont ados, ils te traitent comme une bouse, deviennent fashion victimes et veulent leur scooter tout neuf.

Maerva : (amusée) Tu es très convaincante.

Elsie : (essoufflée) Rien que d'y penser cela me perfore !

Maerva : Tu as oublié une chose.

Elsie : Ah oui ? Quoi ?

Maerva : L'emprunt que tu dois souscrire quand ils font des longues études. On prend cher pour longtemps.

Elsie : T'as fait ce deal ?

Maerva : J'ai pas signé. C'est pour les riches, ma bonne.

Elsie : J'oubliais que les riches ont aussi des mouflets.

Maerva : Ils s'en privent pas. Et ils les mettent où il faut.

Elsie : Correct. C'est là qu'on se fait le carnet d'adresse pour plus tard.

Maerva : Allez, sois pas chienne ; c'est leur monde, pas le nôtre.

Elsie : J'y verrais pas d'inconvénient si après ils venaient pas nous dire comment respirer l'air ambiant.

Maerva : Tu te soucies d'eux pour pas grand chose.

Elsie : Comment tu veux pas les détester quand ils paradent comme des arbres de Noël ?!

Maerva : Fais comme s'ils n'existaient pas.

Elsie : Difficile.

Maerva : Point tant que tu le crois.

Elsie : Tu vas me sortir ton catéchisme ?

Maerva : Pour sûr non. Dis-toi qu'eux aussi ils vont se faire avoir, d'autant plus qu'ils ont tout : or quand on a tout ce qu'on désire on en a jamais assez. Ils se croient des dieux, rien ne les arrête jusqu'au moment où tels des fous déchainés, ils se consument dans leurs actes déments.

Elsie : Peut-être. Mais quelques-uns sont froids, calculateurs, ils réussissent, croissent, manipulent. Les pires sont des tueurs.

Maerva : Je le sais, ceux là sont ceux qui ont le pouvoir maintenant.

Elsie : Qu'as-tu à répondre à ça ?

Maerva : Ils devront mourir comme nous tous.

Elsie : Certains durent longtemps, très longtemps. Ils font un mal terrible.

Maerva : Nous nous enfonçons toujours dans les mêmes ornières ; elles sont pleines de sang.

Elsie : Tu crois qu'il n'y a pas de remède ?

Maerva : Si. Le sommeil.

Elsie : Dormir, dis-tu ?

Maerva : Si tu dors, tu ne souffres plus. Tu es libre même si tu portes des chaînes. Même les prisonniers dorment.

Elsie : Les geôliers dorment aussi.

Maerva : Même le tyran doit dormir or c'est bien ce qu'il redoute le plus car il est sans défense.

Elsie : Je comprends.

Maerva : Vraiment ?

Elsie : Oui. Je te remercie de m'avoir ouvert la sortie.

Maerva : Où va-t-on quand on dort ?

Elsie : Je ne sais pas.

Maerva : Au pays des morts, peut-être, puisqu'ils nous parlent parfois comme à des vivants.

Elsie : Alors qu'attendons nous pour nous endormir ?

Maerva : Un instant encore, juste avant de sombrer qui rachète une journée d'angoisse ou de labeur. J'aime ce moment suspendu où les bruits, les paroles ne nous parviennent presque plus, où même le tourment, la brûlure vive s'éloigne quelque peu et on se sent partir...

Elsie : Dormir... Mourir... (elle se blottit)

Maerva : Si je ne dors pas, je te réveillerai quand viendra le train. Promis. (Elles dorment toutes les deux. La lumière s'éteint)

DISONS CELA

La scène s'éclaire à nouveau avec Elsie et Maerva endormies. Une rame ramène Léon et Carlos dans le sens inverse où ils sont partis, avec le même jeu de déplacement. Ils débarquent puis la rame disparaît sans bruit.

Léon : On est revenus là où on était !

Carlos : Nos places en moins !

Léon : Qu'est-ce qu'elles font ici ces femmes ?

Carlos : Elles pioncent.

Léon : Merci, ça se voit bien. Elles attendent le train à coup sûr.

Carlos : On devrait les prévenir.

Léon : De quoi bon dieu !

Carlos : Que le train tourne en rond.

Léon : C'est délicat à réveiller une femme.

Carlos : T'en as des prévenances !

Léon : Comme un chat qui dort. Beau mais les griffes sont au bout.

Carlos : Il le faut pourtant.

Léon : Est-ce bien nécessaire ? Quand elles seront réveillées il faudra leur faire la conversation.

Carlos : Et alors ? L'engeôle on connaît. Je prends la plus jeune.

Léon : À ton aise vilaine arsouille.

Carlos : (s'agenouillant devant Elsie) Allons, belle à voir endormie, il faut se réveiller... Il est l'heure du prince charmé... Il faut se secouer, émerger, s'activer, faire honneur au soleil, se secouer les puces, dépageoter, allumer les mirettes, ouvrir boutique, se taper la vraie vie... (Elsie se réveille d'un coup, le couteau à la main, tendu vers Carlos)

Elsie : T'en as beaucoup comme ça dans ta jactance de minable ?!

Léon : Je t'avais prévenu pour les griffes !

Carlos : Tout doux trésor, je te veux aucun mal.

Elsie : Ils disent tous pareil au début.

Maerva : (se réveillant) Quel raffut ! Je dormais si bien ! Par exemple, on est en plein conclave !

Léon : Je n'ai pas l'air d'un séminariste, tout de même.

Carlos : (se mettant à distance) Bon mesdames, il faut causer.

Elsie : Selon que tu seras poli ou non, je te ferai des boutonnières à ton costar. (Elle se lève)

Maerva : D'où ils sortent ceux-là ?

Léon : Ceux-là comme vous dites avec élégance vous ont précédés ici.

Elsie : Sans blague ! Y a de quoi se poiler !

Carlos : On a affaire à des belettes, on dirait.

Léon : T'emballe pas l'ami ; elles ont du répondant.

Elsie : Question lest vous avez pas ce qu'il faut.

Maerva : On vous écoute.

Léon : Vous attendez le train n'est-ce pas ?

Elsie : Si on n'est sur un quai de gare, je suis danseuse du ventre.

Carlos : On aimerait voir la chose en vrai.

Elsie : Tu agraves ton cas rare, balourd !

Carlos : (hilare) Avec un lounkounkoun dans le nombril et des sequins partout !

Elsie : Espèce de sinistre phallocrate !

Carlos : Ben quoi, on a les fantasmes adaptés à son karma.

Elsie : Ton karma tu peux le remballer façon frigo !

Maerva : On se calme. Oui on attend le train pour partir en vacances ; on s'est assoupies et il a dû passer.

Léon : Pas vraiment, j'en ai peur. Du moins dans le sens où vous le croyez. (Carlos tourne lentement autour d'Elsie qui le surveille du coin de l'oeil, le couteau à la main) Pourriez-vous ranger cette lame ; nous ne vous voulons aucun mal.

Carlos : Au contraire ! (Il lance un baiser à Elsie)

Elsie : (rangeant son couteau) Bon. D'accord mais mon curé je l'ai à la poche prêt à vous servir la messe.

Léon : Merci. Vous avez fait appel à une agence de voyage ?

Maerva : Une agence, en effet. Comment s'appelait-elle au juste ?

Elsie : Wondercost.

Carlos : Tiens, moi aussi.

Léon : Nous avons été tous abusés, j'en ai peur.

Maerva : Que voulez-vous dire ?

Léon : Les destinations qu'on nous a fait miroiter n'existent pas.

Elsie : Là, Dudu, tu débloques ! Tu descintres un max !

Léon : En effet le train passe.

Carlos : On le prend.

Léon : Puis il revient ici au bout d'un long moment.

Carlos : Interminable.

Maerva : (se rapprochant d'Elsie) Ces deux types sont pas clairs.

Elsie : Je l'ai senti tout de suite.

Léon : Je vous dis la vérité.

Carlos : La vérité de chez vrai.

Elsie : Il est où le lézard ?

Carlos : Y a pas de lézard. Nous sommes sur ce quai jusqu'à ce qu'un autre train passe.

Léon : S'il passe.

Maerva : Pourquoi on vous croirait ?

Elsie : J'en ai entendu des délires mais celui-ci il est XXL !

Carlos : Pourtant il faut avoir confiance. (Un silence)

Léon : Et puis il y a une preuve.

Maerva : Laquelle ?

Léon : Le sens de la voie.

Elsie : Bon alors quoi, la voie ?

Carlos : Quand on est partis il était à gauche.

Léon : Et maintenant...

Maerva : Il est à droite.

Léon : Vous comprenez ?

Carlos : (riant) Le sens n'a pas de sens !

Léon : Il y a fort à parier que le passage ici inverse tout le trajet.

Elsie : Pourtant nous sommes bien entrées dans cette gare, sur ce foutu quai !

Carlos : Tout comme nous, chérie.

Elsie : J'ai pas gardé les moutons avec ta pomme, quart de brie !

Carlos : Y a un début à tout.

Léon : On entre et on est piégés une fois pour toutes.

Maerva : (s'asseyant accablée) Mais... C'est affreux !

Elsie : Vous nous mentez vous deux ! Qu'est-ce que vous voulez ?

Léon : Rien. On est embarqués dans le même bateau, si je puis dire. Nous allons devoir nous supporter.

Elsie : T'en as de ces recettes !

Carlos : Il a tendance à laïusser un peu. Moi je suis beaucoup plus nature.

Elsie : J'avais cru remarquer.

Carlos : (se plantant devant Elsie) Je suis très nature !

Elsie : Moi aussi. (Elle l'embrasse)

Léon : (s'approchant de Maerva) Ils sont jeunes.

Maerva : Cela leur passera.

Léon : Vous êtes libre ?

Maerva : Qui vous dit que je souhaite m'engager ?

Léon : Je vous ai observée en vous parlant. Vous avez un fond de mélancolie qui ne trompe pas.

Maerva : Vous êtes fin observateur.

Léon : J'avais un métier autrefois qui m'y incitait. J'ai été riche avant dans l'import-export et puis j'ai tout perdu, ensuite j'ai fait ma reconversion.

Maerva : Vous faisiez quoi ?

Léon : Fossoyeur.

Carlos : Toi, un croque-mort ?!

Léon : Non pas un roulant, celui qui creuse. Ouvrir la terre cela prend du temps alors on regarde ce qui se passe autour. Puis une fois le merlan dans le trou, on rebouche et on prend son heure parce que sinon...

Elsie : Sinon ?

Léon : On risque les ampoules aux mains avec les idées noires.

Maerva : (lui prenant la main) Votre main est calleuse.

Léon : J'ai dû trop me presser.

Maerva : Moi, j'ai toujours été dans l'urgence, l'angoisse, la course pour ne pas rater l'horaire...

Léon : C'est fini maintenant.

Elsie : Que... Que proposez vous ?

Carlos : (grandiloquent) La descente dans le puits des siècles ! La négociation pour sauver l'humanité !

Maerva : (amusée) Il est souvent comme ça, votre ami ?

Léon : Un peu de folie ne nuit à personne. Sentez-vous ? L'air change... Il y a comme un parfum de printemps.

Elsie : (souriant dans les bras de Carlos) D'habitude sur les quais de gare cela sent la pisse, le cambouis et le métal mouillé.

Carlos : Le jambon-beurre.

Maerva : Racontez-moi votre dernier enterrement.

Léon : C'était un soir d'hiver et il gelait à pierre fendre. On inhumait un salaud de la pire espèce avec le faste que l'on imagine : moi j'avais mis deux jours à creuser le trou tant la terre était glacée. On eut dit qu'elle refusait d'accueillir ce fumier ! Jusqu'au dernier moment j'y ai été au fond quand le préfet à ramené ses claques pour le discours officiel. Bon, le voilà qui jacte son sermon et moi qui donne mes coups de pioche pour finir. Il se trouve que j'aime le travail bien signolé. Le préfet ça l'a énervé ma musique : il m'a traité de feignasse, que c'était insupportable ce bruit, que j'avais pas pris assez de temps pour mon boulot... etc... etc.

Carlos : Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

Léon : Pas un mot. Je suis sorti du trou, j'ai pris ma pelle et je lui ai fendu le crâne jusqu'aux épaules. Après je me souviens de rien. (Tous rient ; la lumière s'éteint).

COMME QUI DIRAIT ON DEBLOQUE.

Maerva, Elsie, Léon et Carlos se tiennent debout sur la quai dans la pénombre. Maerva et Léon sont en train de se parler ; Elsie et Carlos sont dans les bras l'un de l'autre en pleine conversation aussi.

Elsie : Alors je lui ai dit d'aller se faire voir chez les Grecs.

Carlos : C'est pas très gentil pour les Grecs.

Elsie : Tu préfères chez les Turcs ?

Carlos : Ils s'aiment pas trop à ce que je sais. Il y a du passif.

Elsie : Bref, je l'ai viré de ma piaule fissa ! Place nette !

Carlos : J'ai qu'à bien me tenir !

Elsie : Toi c'est pas pareil.

Carlos : Chic et pourquoi ?

Elsie : On commence à peine.

Carlos : Essayer c'est l'adopter ! (Il l'embrasse tendrement)

Léon : Moi ce que je retenais dans mon métier c'était les prénoms des défunts.

Maerva : Pour moi c'était les noms seulement. Dans le travail il n'y a que des noms : on va chez un tel, puis un tel...

Léon : D'abord le prénom cela fait plus intime, plus chaleureux. Puis comme les morts sont nombreux, forcément les prénoms reviennent ; alors on donne des numéros : Alicia un, deux, Kevin trois, quatre, Marcel cinq, Greta six...

Maerva : Vous vous y retrouvez ?

Léon : Toujours ! Question de respect. Parfois ça leur plait pas au début parce qu'ils ignorent qu'ils sont cannés et ils se croient encore importants.

Maerva : Vous plaisantez ! Vous parlez aux morts ?!

Léon : Bien sûr. Tout le monde le fait, non ?

Maerva : J'évite.

Léon : Par peur ? Ils sont pas méchants comme les vivants.

Maerva : Non, cela me rend triste de penser à eux.

Carlos : Au fait, les tourtereaux, vous savez quand il va passer le prochain train ?

Maerva : Je n'en ai pas la moindre idée.

Léon : Moi de même.

Elsie : Cette histoire me prend la tête à la fin !

Carlos : Et pas un panneau, une affiche, un indicateur ; rien !

Léon : C'est fait exprès.

Maerva : Que voulez-vous dire ?

Léon : Il me semble que si on avait voulu nous informer on l'aurait placardé.

Carlos : Juste !

Elsie : Ah les enfoirés !

Maerva : C'est cruel.

Léon : Pas plus qu'autre chose dans la vie. Vous avez remarqué que depuis le début on nous fait perdre notre temps, on nous mène par le bout du nez tout en nous pompant l'oseille à fond ?

Carlos : Affirmatif mon daron. Il paraît que certains s'en font une spécialité, c'est dans leur ADN.

Elsie : Je connais.

Maerva : Le patrons savent y faire.

Léon : Tout se joue dans la vie. Un coup blanc, un coup noir.

Carlos : Les dés sont pas dans toutes les mains.

Elsie : Tu veux causer de quoi, là ?

Maerva : Il veut dire que certains naissent avec la cuillère à confiture dans la bouche, d'entrée. Toi par contre tu pédales dans la semoule.

Léon : C'est fort bien dit. On peut penser que c'est injuste mais n'oubliez pas que la terre a le dernier mot, même polluée, torturée. Quand elle aura avalé toutes nos villes, aplanies nos soi-disant grandeurs elle rétablira sa loi de beauté.

Carlos : Parce que la terre est belle ? Moi je la trouve sale.

Léon : C'est que t'as jamais creusé sa chair, brutos.

Maerva : Encore faut-il la voir. Dans les villes y a que des pierres et du béton.

Elsie : Avec un peu de chance on trouve un arbre ou deux dans un square, là où les pépères viennent faire pisser leur clebs.

Léon : Les pierres sont les os de la terre. Nous les entassons pour nous faire plaisir ou en mettre plein la vue.

Carlos : N'oublie pas la ferraille, mon crabos. Le métal y en a partout à commencer par cette voie.

Léon : Le fer sort aussi de la terre.

Maerva : On s'en sert pour la guerre encore. Tous ces obus et ces machines de mort sont en métal.

Elsie : Je rêve souvent de la guerre. Je ne sais pourquoi mais elle m'est familière.

Léon : J'en ai enterré des morts à la guerre. Ils sont différents mais ma terre les prend.

Maerva : Qu'est-ce qu'elle en fait de plus que les autres ?

Léon : Ils sont déchirés, éperdus ; ils n'ont plus confiance en notre humanité. Alors elle tente de les consoler. C'est vrai ce que je vous dis : la guerre c'est quand l'aurore vient, que tous meurent, les jeunes, les vieux, sans raison, sans autre moment que le sang versé.

Carlos : Tu nous plombes la journée, mon cripu ! T'as pas mieux en stock ?!

Elsie : Oui, ça saoule ! On a envie de s'en payer une tranche pas de se brancher philo !

Léon : Pourtant tout est là et les pièges du temps sont nombreux. (Elsie et Carlos s'éloignent un peu et conversent en silence. Par moments ils rient doucement).

Maerva : Ils sont jeunes ; la nostalgie, la tristesse cela leur viendra après.

Léon : J'ai aussi enterré des jeunes qui par manque d'attention avaient fait bon marché de leur vie.

Maerva : J'ai perdu des enfants.

Léon : C'est ce qu'il y a de pire, quand les parents enterrent leurs enfants.

Maerva : J'étais seule, après il m'a fallu retourner au turbin.

Léon : Je sais que la vie n'est qu'une suite d'abandons.

Maerva : On survit après tout, pas vrai ?

Léon : C'est ça. On peut le dire ainsi.

Maerva : On cherche la raison de toute cette misère.

Léon : Il n'y en a pas.

Maerva : J'aimerais pourtant comprendre pourquoi.

Léon : Vous êtes partie dans l'autre monde, celui qui est noir de ténèbres accomplies.

Maerva : Je ne vous saisis plus.

Léon : Cela ne fait rien. Pardonnez-moi quand je n'y prends garde, il m'arrive de...

Carlos : (revenant) Laïusser ! Et si tu nous racontais une de tes histoires gondolantes comme tu les sais ? Une bien gratinée avec du tempo, du coup de théâtre ! Comme ça il va bien finir par arriver ce train !

Elsie : (s'approchant) Oh oui ! Fais-nous ce plaisir, amigo.

Léon : (après un silence) Loin au-delà des collines...

Carlos : Non, celle-là je la connais : elle est trop triste !

Léon : Voici ce qui s'est fait cette année là...

Carlos : Non plus, elle est trop cucul !

Léon : (soupirant) Zut ! Raconte-en une toi-même !

Maerva : Allez ne vous fâchez pas. Dites-nous un beau conte qui fasse un peu rêver. (La lumière augmente)

Léon : C'est bon. Assis tout le monde ! (Ils font le cercle autour de lui). Cette histoire peu la connaissent pourtant elle a l'âge du monde...

Elsie : Beau début.

Maerva : Chut ! Laisse-le parler !

Carlos : On t'écoute en plein.

Léon : (fermant les yeux) Le pays lui-même avait pour nom Peleset ou Palastu, un pays heureux et fertile. Ceux qui y vivaient portaient le nom de Pelishim. Longtemps ils eurent des rois dont certains les opprimèrent, ainsi ils finirent par se dire : nous ne pouvons plus confier le pouvoir à ceux qui mentent. (Un silence) Parmi eux les plus sages proclamaient : comme on cultive la terre pour se nourrir, ne faut-il pas cultiver les terres de l'esprit afin de demeurer libre et humain ?

Maerva : C'est bon d'entendre ça.

Léon : Ils décidèrent que leurs cités seraient régies par des conseils élus parmi les plus expérimentés, les moins avides de richesses, qu'ils résoudraient sans guerre les conflits...

Carlos : Et cela a marché ? Difficile à croire !

Léon : Pourtant ce fut le cas. Ils vécurent en paix, prospérèrent. Ils construisirent des temples pour leurs dieux qui, croyaient-ils, les protégeaient.

Elsie : Les naïfs !

Léon : Parmi eux il se trouvait des hommes et des femmes versés dans la science des astres, qui observaient le ciel nocturne afin d'en décrypter les messages cachés. C'était un épuisant labeur, beaucoup y consumaient leur vie. Il y avait aussi en nombre des marchands, des gardiens de troupeaux, des paysans qui cultivaient la terre, des artisans habiles, des marins qui bravaient les flots amers... Tous pensaient s'être affranchis du malheur.

Maerva : Grande erreur !

Carlos : Aveuglement fatal !

Léon : Oui car le malheur surgit soudain quand il n'est attendu ; il fond comme l'oiseau de proie. Il sait comment et où frapper.

Elsie : Ils n'ont rien vu venir ?

Léon : Leurs astrologues avaient bien proclamé que leur bien-être touchait à sa fin, que pour s'être assoupis dans leur quiétude ils seraient éprouvés.

Carlos : Ils ne les crurent pas, n'est-ce pas ?

Léon : Ils ignorèrent leurs prophéties, se moquèrent de ces mages inutiles et les mirent dehors. Ils firent des grands feux de joie puis dansèrent.

Maerva : On se croirait maintenant.

Elsie : Pourquoi tu dis ça ?

Maerva : On jette les livres.

Léon : La paix endort les esprits ou au contraire les porte vers l'ennui. C'est ainsi que le fléau s'insinue.

Carlos : Tu veux dire que de la paix naît l'infortune ?

Léon : Tout plein. Comme de l'eau stagnante surgit la pestilence.

Elsie : Que leur est-il arrivé ?

Léon : D'abord ils eurent à subir le démon des moissons.

Maerva : Tu veux dire ?

Léon : Les nuées de sauterelles qui détruisent tout sur leur passage.

Carlos : D'habitude elles sont seules ces bestioles, non ?

Léon : Tu dis juste. On en voit une ou deux ici ou là dans les champs. Puis on ne sait pourquoi elles se rassemblent pour former des légions toujours plus nombreuses, insatiables et assourdissantes. Elles détruisirent les récoltes laissant les êtres affamés.

Elsie : Pas de chance.

Léon : Voilà ce qu'il en coûte de ne pas rassasier ceux qui ont faim.

Carlos : Et que firent-ils ?

Léon : Ils rappelèrent leurs mages.

Maerva : Qui leur dirent des oracles bien pires.

Léon : Bien sûr. Pourquoi le malheur s'arrêterait-il en chemin ?

Elsie : Cela pourrait faire des vacances, non ?

Carlos : Toujours le mot pour rire, toi !

Léon : Ensuite il y eut des inondations, la chaleur accablante, des maladies inconnues qui épuisèrent le pays. Ainsi ces choses-là furent à jamais perdues, ces choses que la sagesse avait un temps permises. Celles qui laissent croire que l'on peut vivre ensemble.

Maerva : Vous nous décrivez notre temps.

Léon : Tous les temps se ressemblent. (Un silence) Enfin il se produisit une accalmie ; il en est ainsi souvent à la veille des cataclysmes.

Carlos : L'oeil du cyclone.

Léon : Tout le pays, épuisé par l'épreuve, leva les yeux au ciel qui s'obscurcit lentement. La mer se retira, la terre trembla puis elle revint submerger les côtes jusqu'au plus profond des terres. Le ciel s'ouvrit en deux et il parut.

Elsie : De qui parles-tu ? Cela fait peur !

Léon : Immense, Il rit et sa barbe cuivrée jette des reflets d'or. Le voyez-vous ?!

Maerva : Qui est-ce ?

Carlos : Parle !

Léon : Le dieu de l'orage ! Il vient ; de son fouet puissant il frappe les nuages qui éclatent sous ses coups. À sa suite déferlent les cohortes des fanatiques, des guerriers sans foi ni loi, des êtres vils qui n'ont que haine et rancoeur.

Elsie : Ton histoire est terrible !

Maerva : Un cauchemar !

Carlos : Allons, il veut nous faire peur ! Et il a réussi ! Je vous disais qu'il sait conter.

Léon : Retenez votre souffle mes amis car ce qui est arrivé là-bas peut nous venir bientôt. Le dieu de l'orage n'attend qu'une chose : qu'on l'invite à notre banquet.

Maerva : Tu veux nous dire que tout est mensonge ?

Léon : Tout devient mensonge.

Elsie : Non. Tu mens. Ceux qui mentent disent toujours que la vérité n'existe pas.

Léon : Je dis vrai.

Carlos : Comment elle finit ton histoire d'enfer ?

Léon : Elle ne finit pas ; elle dure encore.

Maerva : Je commence à comprendre.

Léon : C'est l'histoire des peuples, c'est l'histoire des rois et des tyrans.

Elsie : Qu'est-ce que j'en ai à battre des salauds ? Je veux vivre, moi ; j'y parviendrai !

Léon : Avec ce gars là ?

Elsie : Et pourquoi pas ?

Carlos : (la prenant dans ses bras) N'écoute pas ce vieux fou, il est mûr !

Léon : Jeunes qui ne savez guère, levez un peu le nez vers les vastes nuées ! C'est d'elles que viennent les essaims de machines cruelles ! Fuyez si vous pouvez. (Il s'écroule épuisé)

Maerva : (le prenant par les épaules) Conte, ton récit nous accable mais tu as bien fait de nous parler de la sorte.

Léon : (dans un souffle) C'est le récit d'un mort que je vous ai transcrit.

Carlos : Un mort, lequel ?

Léon : Un poète que j'ai connu voici longtemps au moment des études. Il était de là-bas, de ce pays meurtri.

Elsie : Les poètes... Je m'en méfie.

Léon : Les femmes le sont souvent. Elles pressentent le cours des choses du futur. Elles savent qu'un seul mort peut gagner des batailles, que les victimes peuvent devenir des bourreaux, les esclaves des maîtres encore plus cruels, les nations enfanter les prisons les plus sordides où s'entassent des hommes nus.

Maerva : Comment était-il ce poète ?

Léon : Il était révolté mais sans haine.

Elsie : (à Carlos) Tu es poète, toi ?

Carlos : Pas que je sache !

Elsie : Au moins tu m'intéresses.

Maerva : Et peut-on imaginer une fin à cette histoire ?

Léon : Laquelle désires-tu ?

Maerva : Une fin heureuse.

Carlos : Oui, pour une fois du bonheur.

Elsie : Oui de quoi se dire on a de la chance.

Maerva : Un coin de ciel bleu.

Léon : Le bleu du ciel n'est qu'un mensonge : tout le noir est derrière.

Carlos : Viens avec moi chérie ; laissons les, ces vieux, à leurs rengaines et à leurs souvenirs.

Elsie : Avec joie ! (Ils s'éloignent un peu ensemble)

Maerva : Vous les avez attristés, blessés. Ce n'est pas bien.

Léon : (las) Vous avez voulu que je raconte une histoire et il m'est souvenu de celle-ci. Elle est hélas notre à présent.

Maerva : Vous voulez dire que ce dieu de l'orage existe ?!

Léon : Oui il existe, il ne se cache plus. Il nous parle chaque jour en attisant la haine, l'arrogance. Plus que jamais il est assoiffé d'or.

Maerva : Je pensais partir...

Léon : Il est trop tard.

Maerva : Que puis-je faire, je ne suis rien.

Léon : Chaque voix compte.

Maerva : C'est peu de chose.

Léon : C'est pour cela que nous sommes ici, attendant ce train si improbable ; j'ai fini par le comprendre. Si nous ne disons rien on nous conduit à l'abattoir tels des moutons dociles.

Maerva : (le soutenant pendant que Léon se relève) Vous avez raison ; puisque tout est mensonge il ne nous reste plus que la Vérité à chérir.

Léon : (d'une voix forte) Hé vous les jeunes !

Carlos : Que veux-tu vieux fou ?! Laisse-nous tranquilles !

Elsie : Restez dans votre monde !

Léon : Préparez-vous le train arrive !

Carlos : Comment le sais-tu ?

Léon : (riant doucement) Tu n'entends rien ?

Carlos : Que devrais-je entendre ?

Léon : La clameur de l'été, tout le flux de la mer devant toi, la souffrance de l'enfant et le délire de la nuit mourante.

Elsie : Pauvre homme, il est devenu dingue !

Maerva : Je crois que lui, au moins, il vit !

(On entend le sifflet du train et le grondement de l'orage)

Léon : Préparez-vous : le jour revient et nous sommes lundi...
Toute la vaste journée.

FIN.

Cette pièce de théâtre écrite par Jean-Louis Augé a été achevée à à Castres le lundi de Pentecôte 9 juin 2025.

La Voie 17 était le départ des trains pour les camps, gare de Grunewald à Berlin.

S.I.C.
Conclusus est.

Aetas LXX